

Marie Darrieussecq

Notre vie dans les forêts

**MARIE
DARRIEUSSECQ**

P.O.L

Notre vie dans les forêts

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

TRUISMES, 1996

NAISSANCE DES FANTÔMES, 1998

LE MAL DE MER, 1999

BREF SÉJOUR CHEZ LES VIVANTS, 2001

LE BÉBÉ, 2002

WHITE, 2003

LE PAYS, 2005

ZOO, 2006

TOM EST MORT, 2007

PRÉCISIONS SUR LES VAGUES, 2008

TRISTES PONTIQUES d'Ovide, *traduction*, 2008

LE MUSÉE DE LA MER, *théâtre*, 2009

RAPPORT DE POLICE, *essai*, 2010

CLÈVES, 2011

IL FAUT BEAUCOUP AIMER LES HOMMES, prix Médicis, prix
des Prix, 2013

ÊTRE ICI EST UNE SPLENDEUR, Vie de Paula M. Becker,
2016

chez d'autres éditeurs

CLAIRE DANS LA FORÊT, éditions Des femmes, 2004

PÉRONILLE LA CHEVALIÈRE, Albin Michel Jeunesse,
illustrations de Nelly Blumenthal, 2008

LE CHIEN CROQUETTE, Albin Michel Jeunesse, illustrations
de Nelly Blumenthal, 2016

Marie Darrieussecq

Notre vie dans les forêts

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2017
ISBN : 978-2-8180-4366-0
www.pol-editeur.com

« Je n'ai pas fusillé le malheureux au fond des caves. »

Sergueï Essenine

J'ai ouvert l'œil et boum, tout m'est apparu. C'était limpide. Nous étions presque tous accompagnés par nos moitiés. Et ma moitié à moi, à quel point elle n'était pas autonome, ça faisait peur. Une chochette. Je l'appelais comme ça : la Chochotte. J'avais perdu tout sens de la psychologie. La seule chose qui marchait, avec elle, c'était de la brusquer. Un peu.

Du nerf. Il faut que je raconte cette histoire. Il faut que j'essaie de comprendre en mettant les choses bout à bout. En rameutant les morceaux. Parce que ça ne va pas. C'est pas bon, là, tout ça. Pas bon du tout.

Elle était immature, mais c'est normal. Vu la vie qu'elle avait menée. Vu la vie qu'on lui avait faite. Bon. Mais je n'ai pas envie de commencer par ma moitié. Elle me fatigue. Je pourrais commencer par mon patient, le cliqueur. Le patient zéro, en quelque sorte. Je crois que c'est grâce à lui que j'ai compris. Il devenait fou, comme pas mal de monde. À cause de son travail, du moins c'est pour ça qu'il est venu au début. Au début on vient tous pour une raison qui n'est pas la bonne, non? C'est mon expérience qui me fait dire ça.

Laissez-moi d'abord vous décrire ma situation actuelle, maintenant tout de suite : parce que je sens qu'il faut que j'aille vite. J'ai peu de temps. Je le sens à mes os, à mes muscles. À l'œil qui me reste. Je suis mal en point. Je n'aurai pas le temps de relire. Ni de faire un plan. Ça va venir comme ça vient. Alors :

je vois autour de moi un campement dans une forêt. Des tentes et des bâches. Des trous.

Des braseros dans des bidons. Le couvert des arbres qui nous protège des drones. Une connexion pirate et quelques robots bricolés. Des toilettes sèches et une gestion de fer. Un retour aux fondamentaux.

Le grand avantage des moitiés, c'est leur flexibilité. Elles s'adaptent à tout. Leur plus grand défaut c'est qu'elles ne comprennent rien. La mienne il a fallu tout lui apprendre. Vraiment tout. Je vous raconte : elle ne savait pas marcher. Et ça, ce n'était que le début. Vous prenez un grand corps mou de près de quarante ans, même si elle en fait vingt-cinq à peine, un beau brin de fille, et vous la mettez debout, vous la verticalisez : elle ouvre les yeux, et puis boum. Elle tombe. Ça fait drôle, cette belle plante d'un coup par terre.

J'avais appris à verticaliser pendant mon stage sur les bébés. Ça marche jusque vers quatre ou cinq semaines environ. Ensuite ils sont trop développés. Vous attrapez un nourrisson par la

tête et les fesses, il est là couché dans son berceau et quasi bon à rien et hop, vous le verticalisez : debout comme vous. Comme le *sapiens sapiens* qu'il est. Et il ouvre les yeux. C'est magique. Même s'il avait l'air profondément endormi. Il vous regarde. Il regarde autour de lui. Il s'interroge. Ça marche à chaque fois.

Ça nous faisait rire, les stagiaires. De ce rire tendre qui est bon. Bref, ma moitié, j'allais dire ma stagiaire, la verticaliser c'était toute une affaire vu qu'elle est grande comme moi, 1,67 m et demi exactement, j'ai toujours tenu à mon demi-centimètre en rab (à vrai dire elle fait un bon mètre 68 : la vie ne l'a pas tassée, elle). Bon. On se débrouillait avec les autres fugitifs. On verticalisait nos moitiés en s'y mettant à plusieurs. On leur tenait les jambes et les épaules en les calant contre un arbre. Qu'est-ce qu'on ne leur a pas fait de toute façon. Eh bien la mienne ouvrait les yeux. Systématiquement. Et elle m'interrogeait du regard. C'était touchant mais pénible. Le vide de ces yeux. L'angoisse, pas

d'autre mot. Par quoi commencer? Je lui disais mon nom, Viviane, et puis le sien : Marie. Je m'appelle Marie aussi, évidemment, mais j'avais pris Viviane pour nom de fugitive. Il faut suivre.

La marche, ensuite. Comme un bébé. Ça allait vite, à croire que leur genre de vie les avait quand même informés d'un certain *data* humain, la marche debout et plus tard, la parole. Le tout était de les muscler, de leur muscler la langue aussi et les mâchoires, de les entraîner en somme à la marche et à la parole. On faisait de l'orthophonie et de l'orthopédie ni plus ni moins, dans la forêt. On creusait leur cambrure d'humain, on leur faisait découvrir leur voix. Ma formation était utile. On n'a pas grand-chose à faire dans la forêt, il faut dire. Nos actions en ce moment sont très limitées. Il s'agit de fuir de façon organisée, mais fuir c'est très actif, faut pas croire. On ne peut pas se permettre de transporter les moitiés sur des brancards, comme on a fait au début. Elles sont devenues trop nombreuses. Et elles doivent marcher, vite. Elles ont dû apprendre à

courir. Elles se sont révélées utiles pour la cuisine, les corvées d'eau, pour creuser les galeries et monter les tentes, etc. Je dis « elles » mais il y a des hommes et des femmes bien sûr, et même une nette majorité d'hommes.

Bon. Par quoi je commence. Je ne crois pas que j'ai à expliquer les précautions élémentaires que nous prenons, elles sont évidentes : brouillage de nos données, de nos identités, etc. L'organisation de notre disparition. La disparition, celle qu'ils ne décident pas, c'est ce qui les contrarie le plus. Nous avons tous disparu. Sauf qu'ils savent que nous sommes là, dans une sorte d'envers du monde.

La planète est petite. On s'en est aperçu rapidement. Je veux dire, depuis les voyages de Christophe Colomb et Magellan et Cook et bim bam boum (Colomb, Magellan et Cook étaient des explorateurs). Et depuis qu'on a plongé dans les abysses, et la Lune et Mars, et les satellites de Jupiter, et bientôt les planètes habitables, on

n'a plus tellement où se cacher nulle part sur la Terre. C'est une évidence. Le bizarre est qu'on y parvient pourtant. C'est très inconfortable. Il faut renoncer à ce à quoi ont droit la plupart des animaux domestiques : du fourrage sec, de la nourriture facile, des soins. Si on accepte d'avoir les pieds constamment mouillés, de ne plus jamais boire un café et d'oublier les douches chaudes (je ne parle que de ce qui me manque le plus) on parvient à se cacher. À disparaître. Tant qu'il y a des forêts.

Le plus logique serait qu'ils les brûlent, les forêts. Ou qu'ils stockent tout le bois sauvage et qu'ils plantent de grands champs d'arbres au sol dégagé, à la canopée quadrillée : plus de sous-bois, plus d'opacité. C'est à l'étude. Mais je n'ai pas le temps de développer ici des choses que vous savez déjà et contre lesquelles, peut-être (on peut toujours espérer) vous luttez. J'écris pour comprendre et témoigner, sur un cahier ça va de soi, avec un crayon en bois à mine de graphite, ça se trouve encore : rien de connectable.

Aussi peu technologique que la masse d'efforts manuels mis en œuvre à Lascaux ou dans la chapelle Sixtine, enfin je ne veux pas me comparer (Lascaux est une célèbre grotte peinte, et l'autre une célèbre église peinte aussi). Mon cahier on l'enterrera dans un bidon, j'imagine. Peut-être avec moi, dans pas très longtemps. Ma moitié me rejoindra beaucoup plus tard, paisiblement. De nous deux la Chochotte aura eu la meilleure vie. La meilleure vie possible. Parfois je me dis que notre but ultime, notre noblesse finalement, c'est de protéger nos moitiés.

Je fais figure d'éléphant, ici. J'ai tenu très longtemps. Je vais rejoindre notre cimetière avec les rites que nous nous sommes donnés, c'est rare. Enfin j'espère. L'immense majorité d'entre nous sont morts sans comprendre. Parfois ça me monte à la tête, ça : d'avoir compris. Même si je n'ai pas tout compris.

Reprenons. Du nerf. J'ai froid. Le patient zéro, le cliqueur. Vous voyez ce que c'est, cli-

queur, comme métier? Il s'agit d'enseigner aux robots toutes nos associations mentales, pour qu'ils puissent un jour les faire à notre place. Ça leur permettrait de travailler en empathie, etc. Le cliqueur venait me consulter à cause de la répétition infinie de sa tâche. On prévoit que ce sera fini d'ici une cinquantaine d'années. Mais d'ici là, le job consiste à rester assis devant son bloc connecté et à associer d'un clic des mots et des images, ou des mots et des sons, ou des sons et des images, ou des couleurs à des émotions, ce genre de choses. On peut même le faire à l'intérieur de sa tête si on a accepté de se faire implanter son bloc. On peut le faire en marchant, ou sous sa douche, sauf que – m'expliquait le cliqueur – ça demande une mobilisation totale de l'attention. Ça a l'air mécanique, mais ça exige concentration et vitesse. On fait à l'infini ce que sait faire l'esprit humain mais devant quoi patauge un robot. Et qui est quand même très difficile à formaliser. La seule solution c'est de multiplier les liens, clic clic clic, jusqu'à fournir aux robots tout ce à quoi on a pu penser jusque-

là, tout ce qu'on a pu sentir, tout ce que l'humanité a pu vivre.

Bleu = ciel = vague à l'âme = musique
= contusion = sang bleu = noblesse = décapitation.

Clic clic clic clic clic.

J'imagine que la dernière forêt aura disparu quand le premier robot humain sera au point. On touche au but. Cinquante ans. Je ne verrai pas ça. Je me déginguierai avant. Je suis contente de ne pas avoir eu d'enfant.

Alors. Le cliqueur. Mon cliqueur, si je peux l'appeler ainsi, s'était trouvé coincé dans une sorte de niche où il devait associer des notions comme « triste », « horrible » ou « révoltant » à des scènes d'attentat toute la journée. Les corps démembrés, etc. Les images le laissaient de marbre, à force, mais il ne parvenait pas à se faire assigner un autre travail. Il aurait aimé travail-

ler dans l'art par exemple, associer Beethoven (un compositeur du XIX^e siècle) avec « beau » ou « musical », ce genre de choses. Mais les cliqueurs sont cornaqués dans leur travail par des robots assez rudimentaires : un peu comme pour les achats en ligne quand on se voit proposer des chaussures parce qu'on vient d'en acheter, ou une croisière parce qu'on a écrit qu'on s'est fait mener en bateau. Est-ce que la vue du sang est toujours négative, est-ce qu'elle s'associe toujours à l'horreur ? Le cliqueur se posait ce genre de questions, le tout à deux dollars de l'heure. Il devenait subversif, peut-être. Les cliqueurs s'ennuient tellement qu'ils passent leur temps à bavarder en ligne, d'ailleurs ils deviennent sans le vouloir de vrais mouchards (certains le veulent). La première chose qu'il m'a demandée, quand il est venu me voir, c'est de me taire. Ça m'a surprise. C'est pas bon, je me disais. Il va m'attirer des ennuis celui-là. On m'a formée à poser un diagnostic, ce n'est pas si compliqué, et puis à aiguiller les gens vers le traitement qui leur conviendra le mieux – moi je dis : vers ce qui leur

fera le moins de mal. Mais c'est déjà une opinion, semble-t-il. Je suis censée être parfaitement neutre, et bienveillante. Bienveillante j'y parviens parce qu'en général, mes patients, je les ai à la bonne. Si je sens que c'est pas bon, je les adresse à mon contrôleur (il est fort, il traite même les pervers). Bon, une fois que j'ai posé un diagnostic, hystérique à tendance paranoïaque ou obsessionnel dramatique (j'ai mes propres repères, après je les adapte aux cases), j'écoute parler un peu et puis je dirige vers les diverses méthodes. Mais ce patient-là, le cliqueur, ne voulait pas que je le touche, ne voulait pas que je lui parle, ne voulait même pas que je l'encadre. Il voulait se caler dans son fauteuil et, me disait-il, se reposer.

Je disais : « *Reposer*, vous avez des pulsions de mort? » Et il me disait : « par pitié taisez-vous. » Alors j'attrapais le mot *pitié* et je lui faisais remarquer que la mort et la pitié sont sans doute les notions qu'il côtoie le plus, dans son métier. Mais il me disait qu'il n'avait pas envie de parler de son métier, que ce n'était pas un métier, juste

un job, un labeur, un gagne-pain, de l'esclavage, et que s'il pouvait passer la demi-heure octroyée par la médecine du travail, ici, à ne rien faire, à ne rien dire, juste à se reposer et rêver, ce serait bien, merci beaucoup.

Il avait droit à deux séances par semaine depuis que j'avais posé comme diagnostic : « déprimé tendance suicidaire, possible burn-out ». Le voir me reposait moi aussi. Une fois que je me suis habituée au silence. Au sien mais surtout au mien. Il faut dire que la plupart du temps je parle, beaucoup, peut-être trop. Je jacasse, dit mon contrôleur. La méthode la plus efficace est l'EMDR, ponctuée toutes les trente secondes de phrases apaisantes. Forcément j'étais perturbée par ce patient atactile et aphasique. Mon contrôleur m'a juste dit de le laisser venir. Littéralement. D'être là fidèle au poste. L'essentiel, me disait mon contrôleur, c'est que le patient sache qu'il peut venir. La chose principale qu'on demande à son psy, c'est d'être là. Alors j'ai fait ça. Le patient est venu, et il est revenu, et il se